
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 23/2 (1996)

DOI: 10.11588/fr.1996.2.60115

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

vor allem das Phänomen, daß die Mitglieder der privat-inoffiziellen Gesellschaft trotz wachsender Bedenken an ihrer Organisationsstruktur und an ihrem gemeinnützigen reformerischen Engagement festhielten.

Ferner finden sich zwei Arbeiten, in denen überhaupt ganz fern von allen Krisenauffassungen andere, berechtigt andere Ansätze bevorzugt sind. Den Sturm und Drang – im stillschweigenden Anschluß an neuere Deutungen – als aufklärerisch intentionierte Sonderrichtung betrachtend, analysiert Charles ROSEN Zusammenhänge von »*Sturm und Drang* et Lumières en littérature et en musique«. Gegen die überkommene Ansicht, der deutsche Idealismus bzw. engeren Sinnes die »Philosophie des Geistes« um 1800 habe sich in mannigfaltiger Antithetik zur französischen Aufklärungsphilosophie entwickelt, bringt Myriam BIENENSTOCK (»De l'esprit; les philosophes allemands et l'*Aufklärung*«) gegründete Einwände vor.

Um Mißverständnissen vorzubeugen, sei nochmals betont: Für sich genommen, sind alle Beiträge und verschiedenartige Betrachtungsweisen ebenso relevant wie einsichtsfördernd. Fragwürdig hingegen erscheint, daß sie durch die vorliegende Zeitschriftennummer – kritisch zugespitzt gesagt – nivellierend gleichsam in den Dienst einer modischen Forschungsrichtung genommen werden. Und dies geschieht nicht etwa bloß durch eine unangemessene Heftbetitelung, sondern auch und vor allem durch die angefügten (vom Herausgeber geschriebenen?) Zusammenfassungen, die mitunter den Ansätzen und Resultaten der Autoren seltsam entgegenstehen. Am offenkundigsten im Falle Klingenberg's (Moritz »produit une œuvre qui serait une crise ultime et intestine de l'*Aufklärung*«, S. 219), Promies' (»Georg Forster serait ainsi de part en part crise des Lumières«, S. 220, vgl. aber S. 80: Forster, »un partisan zélé de l'*Aufklärung*«) und Goldenbaums (»ces conseillers d'Etat réalisent les Lumières comme mouvement de crise«, S. 226). Diese Beispiele sind letztlich Indizien für eine ganz andere Krise, für einen drohenden Irrweg innerhalb der Aufklärungsforschung – dort nämlich, wo besonders die deutsche Aufklärungsbewegung des 18./19. Jahrhunderts fortgesetzt vereinseitigt betrachtet und ihre Selbstkritik oder Selbstreflexion zum Krisenmanagement reduziert wird.

Wolfgang ALBRECHT, Weimar

Anthony VIDLER, *L'espace des Lumières. Architecture et philosophie de Ledoux à Fourier*. Traduction de Catherine Fraixe, Paris (Picard) 1995, 327 S. (Villes et sociétés).

Au cours des dernières quinze années, une série de monographies et d'ouvrages thématiques a mis en évidence une pratique architecturale à la fois moins théorique et plus étroitement liée aux conventions classiques. Les débats ont surtout porté sur les changements socio-culturels qui se sont produits à la fin de l'Ancien Régime et pendant la Révolution. Le passage de la féodalité aux temps modernes a été pensé non plus en termes de rupture et de changement radical, mais en termes d'évolution et d'innovation progressives. De nombreux chercheurs ont vu dans l'architecture une manifestation des tendances politiques ou culturelles d'une époque. Leurs travaux ont montré que cette branche d'activité s'insérait dans une série de pratiques professionnelles liées à la représentation et à la construction d'un ordre social naissant. L'enseignement de l'architecture, le mécénat, la presse spécialisée, les techniques de représentation des projets, l'émergence de nouveaux types d'édifices, le renouvellement de l'expression comme celui du goût, participent de même d'une institutionnalisation générale de la société qui entraîne de nombreux changements politiques et économiques.

Ces recherches interdisciplinaires se sont accompagnées d'une nette prise de conscience des historiens, qui se sont interrogés sur la nature de l'histoire elle-même, sur le statut des questions, sur la valeur des faits, sur les limites des schémas explicatifs, ainsi que sur les formes narratives dont s'inspire la discipline. Ce débat a permis de réécrire l'histoire de la pensée historique, et de réévaluer, en particulier, le rôle des »antiquaires«, des collectionneurs, des

voyageurs et des lettrés dans la formation de l'histoire culturelle et artistique du XVII^e siècle et du XVIII^e siècle.

C'est dans la suite de ces initiatives, qui s'inscrivent tous dans l'écriture de l'histoire des mentalités, que l'auteur Anthony Vidler tente de montrer comment, vers la fin du XVIII^e siècle, la pensée architecturale recoupe le processus de transformation sociale. Par la présentation et une analyse approfondie des divers tendances l'auteur s'intéresse ainsi au »retour aux origines«
grâce auquel les philosophes prétendent fonder la connaissance, puis à l'historiographie, et plus particulièrement à l'histoire de l'art, et enfin à la réforme des institutions publiques. Pour comprendre certains symptômes artistiques l'auteur repère trois axes de réflexion, qui en dépit des apparences, sont étroitement liés, et qui ont exercé une influence complémentaire sur la théorie et sur la pratique architecturales. Ces différents domaines, ouverts à l'influence des encyclopédistes et des philosophes, intéressaient vivement les membres des académies et des professionnels de tous horizons. Mais surtout, ils impliquaient tout un questionnement sur les codes et sur les symboles visuels qui servaient le propos social de l'architecture, et qui relevaient à ce titre de ce qu'on appelait à l'époque le »langage des monuments«.

Les administrations qui se succèdent à partir de 1763, après la guerre de Sept Ans, se montrent de plus en plus soucieuses de réformer les institutions sociales. Les pressions pour la réforme des lois sur l'assistance aux pauvres, pour la reconstitution du système de l'Hôpital général, pour l'amélioration des soins médicaux ou la réforme des codes juridiques et des pénitenciers, mais aussi la conscience accrue de la menace que représente l'Angleterre en termes de concurrence industrielle contribuent à la naissance d'un véritable »discours sur les institutions«.

Les débats, nourris de la philosophie sociale et par les théories économiques des encyclopédistes et de leur entourage, et qui bénéficient aussi des recherches en médecine et en physique que de la professionnalisation croissante des architectes et des ingénieurs, portent sur la redéfinition de la manufacture, de l'hôpital, de la prison, des asiles des pauvres et de tous les lieux publics nécessaires aux services et à l'entretien des villes et des campagnes.

Encouragés par le soutien de l'Etat et par des initiatives privées, mais aussi fortement concurrencés par les représentants d'autres disciplines, comme les ingénieurs, les médecins, ou les hommes de loi, les architectes définissent peu à peu leur rôle d'ordonnateurs du domaine public. Ni les idées traditionnelles sur l'embellissement et le monumental, ni le répertoire classique des genres de bâtiment et des solutions possibles en termes d'ordonnancement, ne peuvent satisfaire aux critères, d'utilité et d'élégance dans la mise en œuvre des programmes qu'imposent les administrateurs. Les économistes, les médecins et les hommes de loi sont tout prêts, de leur côté, à démontrer par l'exemple que l'architecture est un art superflu, qui révèle de la décoration et ne correspond à aucun besoin. Tous ces débats vont permettre une nouvelle approche de l'architecture. La doctrine classique subit deux aménagements, ou une double transformation. En premier lieu, la conception traditionnelle, qui veut que la beauté d'un édifice tienne aux rapports de proportion des volumes, s'efface peu à peu devant l'idée d'un ordre géométrique dicté par des considérations sociales ou par l'environnement immédiat des bâtiments. En second lieu, la théorie classique de la représentation, dans laquelle une stricte hiérarchie des ordres répond à la convenance sociale, est élargie dans le sens d'une théorie de la communication architecturale facilement accessible au public. Dans cette phase de début du fonctionnalisme, l'organisation du plan prend une proportion d'instrument de réforme et de contrôle du social, tandis que les caractéristiques de la façade, qui doit être parfaitement lisible, visent à faire de l'édifice une école de la sensation et du sens moral.

Le plan de l'ouvrage ici présenté est fascinant à lire, il suit trois axes de réflexion: le retour aux origines, l'historiographie et la réforme des institutions. La première partie qui est consacrée aux théories de l'origine et l'architecture, débute par un examen de l'idée d'»institution«
dans l'architecture et dans la société, telle qu'on peut l'appréhender à travers les premiè-

res thèses de l'anthropologue Joseph-François Lafitau, les expériences de Robinson Crusoé et les nombreuses réflexions que Jean-Jacques Rousseau et l'abbé Laugier consacrent au problème de l'origine. Il est ensuite question du « retour aux origines » que les antiquaires et les linguistes tentent parallèlement dans les années 1770–1780. Sont ainsi évoquées les théories de l'interprétation allégorique de Court de Gébelin, et l'interprétation globale de l'Antiquité comme « forme symbolique » que propose Viel de Saint-Maux, un critique d'architecture et homme de lettres qui appartient à la même loge de franc-maçon que Court de Gébelin. C'est à partir de ces deux regards sur le passé, en apparence fort différents, puisque, dans un cas, on a affaire à une interprétation idéaliste du monde grec et, dans l'autre, à un travail érudit sur la symbolique antique, que Quatremère de Quincy forge sa définition personnelle du « type » en architecture. Cette notion, qui fait appel aussi bien à des idées traditionnelles sur le caractère et sur la représentation qu'à une vision normative de l'évolution historique, est analysée dans un chapitre où, pour mieux étudier Quatremère, l'auteur revient sur les tentatives de ce dernier pour écrire une histoire savante de l'architecture, depuis l'Égypte jusqu'à Rome.

La deuxième partie de son ouvrage Vidler consacre aux théories de l'interprétation historique en examinant des textes de plusieurs érudits qui ont l'intérêt de révéler la grande diversité des positions adoptées par les historiographes à la fin du XVIII^e siècle. L'auteur nous présente l'opinion de Johann Joachim Winckelmann qui articule avec force une critique esthétique et récit chronologique et qui eurent de l'influence aussi bien en France qu'en Allemagne et en Italie. Ces recherches prenaient vers la fin du siècle un tour plus institutionnel quand l'attention se porte sur le problème du musée: Faut-il considérer le musée comme un « temple » rassemblant les connaissances dans un « panthéon » où seraient illustrées des valeurs universelles, ou, de manière plus originale, comme un ensemble de présentoirs soigneusement denses pour révéler une histoire divisée en époques et caractérisée par des styles?

Ce conflit entre deux modèles Vidler le présente à l'exemple des principes du relativisme définis par le mécène et collectionneur Séroux d'Agincourt, qui, en joignant à son histoire de l'art par les monuments des dessins où ses collaborateurs ont fixé la mesure précise de chaque chose, entend réunir des exemples suffisamment nombreux pour permettre une appréciation objective du style de chaque siècle. Séroux, qui adhère aux théories d'Edward Gibbon sur la « décadence et la chute » de la civilisation romaine doit faire abstraction de son propre goût pour l'art classique quand il aborde les styles médiévaux. Ses textes, où relativisme historique et méthode comparative sont étroitement mêlés, illustrent parfaitement les problèmes historiographiques de la fin du XVIII^e siècle tout en annonçant l'historicisme du XIX^e siècle.

Cette deuxième partie s'achève par une étude des origines du musée d'architecture. L'auteur étudie, dans ce contexte, le musée des Monuments français d'Alexandre Lenoir, musée, qui, conformément aux principes de Winckelmann, obéit à un ordre chronologique. Quelles que soient ses inexactitudes, la mise en scène que Lenoir imagine pour mettre en valeur les styles pousse au paroxysme un relativisme naissant qui met l'accent sur l'histoire nationale et sur le gothique. A partir de cette époque on cherche à identifier un langage spécifique des formes correspondant à des périodes bien définies.

La troisième partie de l'ouvrage est consacrée à la réforme des institutions qui s'amorce à la fin du siècle, et tout d'abord au travail d'Encyclopédiste Diderot et de ses collaborateurs, qui analysent des techniques de fabrication liées à des formes d'aménagement de l'espace dont la description reste toujours implicite. On voit ensuite ces préoccupations s'étendre à la conception même des manufactures et à l'organisation sociale qu'entraîne la « manufacture réunie ». Pour étudier ces développements, l'auteur part de l'exemple de l'architecte Claude-Nicolas Ledoux qui travaille aussi bien sur les sites industriels que sur des sites agricoles, pour présenter plus particulièrement le projet de la saline de Chaux. Les efforts de Ledoux pour trouver des formes d'expression architecturale adaptées à la manufacture ne sont pas sans évoquer certaines propositions de réforme des hôpitaux faites à la même époque. Le débat qui s'ensuit est rapidement exposé par l'auteur qui arrive facilement à nous faire comprendre en

quoi les vues préfonctionnalistes des médecins s'opposent au langage monumental des architectes, ce conflit illustrant le problème, encore non résolu, du partage entre les formes qui répondent à des critères d'usage, même saugrenus, et celles qui viennent d'une tradition architecturale.

Les deux chapitres qui concluent l'ouvrage montrent comment l'idée de la réforme institutionnelle s'étend à la société toute entière. Le premier décrit l'architecture des loges maçonniques et la ritualisation du lien social qu'elle engendre. L'auteur nous fait comprendre comment une théorie de la perfectibilité de la société se trouve associée à tout un ensemble de formes symboliques destinées à devenir les icônes de projets idéaux.

Le second des deux chapitres évoque les »alternatives« sociales et architecturales proposées par trois penseurs – Lequeu, Sade et Fournier – victimes d'un système institutionnel d'enfermement et d'exclusion, montre le pouvoir qu'exerce, jusque sur des hommes décidés à critiquer et à transgresser l'ordre social, la métaphore qui lie l'architecture et la société.

En conclusion on est fasciné par la présentation vivante et très facilement lisible de la recherche bien fondée par laquelle l'auteur américain Anthony Vidler arrive à présenter et analyser les divers aspects de la discussion architecturale de la fin du XVIII^e siècle, qui portent en soi l'origine de bien de sujets d'architecture et d'urbanisme qui nous occupent encore à la fin de ce XX^e siècle. Un bel ouvrage finalement accessible en traduction française.

Ulrich LEBEN, Bucks

Martin PAPENHEIM, Erinnerung und Unsterblichkeit. Semantische Studien zum Totenkult in Frankreich (1715–1794), Stuttgart (Klett-Cotta) 1992, 353 S. (Sprache und Geschichte, 18).

In den vergangenen Jahrzehnten sind eine Reihe von größeren und kleineren Untersuchungen erschienen, die mit den unterschiedlichsten Ansätzen der Frage nachgehen, wie sich die Einstellung zum Tode seit dem ausgehenden Mittelalter in Frankreich verändert hat. Martin Papenheim unternimmt das Wagnis, an diesen Fragenkomplex eine neue Facette anzuschleifen. Dies kann nur gelingen, weil er seine Überlegungen zeitlich, räumlich und thematisch einschränkt und mit einer präzisen Fragestellung an ein begrenztes Textkorpus herangeht.

Papenheim untersucht in seiner Arbeit, die auf einer 1989/90 in Bielefeld eingereichten und von Reinhart Koselleck betreuten Dissertation beruht, ausschließlich den Totenkult, also die öffentliche Einstellung zum Tode und seine zeremonielle Ausgestaltung, in Paris zwischen der Regierungszeit Ludwigs XIV. und Robespierres Tod. Er setzt drei Schwerpunkte: die Besetzungsfeierlichkeiten am Hof und im Hochadel, den Kult der großen Männer in der Welt der Literaten (im Umkreis der Pariser Akademie) und den Totenkult der Revolution. Jedem dieser Schwerpunkte ist eine bestimmte Textsorte zugeordnet: Leichenpredigten (*oraisons funèbres*), Gedenkreden (*éloges*) auf berühmte Männer, Totenreden in revolutionären Körperschaften. Ergänzt werden die Textanalysen jeweils durch die Untersuchung von Traueretiketten des Hofes, von Statuenprojekten und Entwürfen zu nationalen Gedenkstätten und von der Geschichte des Pantheons. Ziel der Studie ist es, strukturelle Gemeinsamkeiten und Unterschiede dieser drei Formen des Totenkultes herauszuarbeiten und auf ihre politischen und gesellschaftlichen Funktionen hin zu bestimmen.

Im ersten Teil (»Die Unsterblichkeit außerhalb der Zeit: Das höfische und hochadlige Trauerwesen im 18. Jahrhundert«) zeigt Papenheims Analyse Differenzen und Gemeinsamkeiten von weltlichem und kirchlichem Trauerritual auf: Während die Kirche naturgemäß betonen mußte, daß der himmlischen Gerechtigkeit nicht vorzugreifen sei, zielten die Trauerzeremonien der ständischen Gesellschaft darauf ab, den Nachruhm des großen Toten festzustellen und ihm damit eine Art (innerweltlicher) Unsterblichkeit zu verleihen. Diese innerweltliche Verewigung war nicht abhängig von einer in der Zeit gewachsenen Erkenntnis.